

Enfance en errance

Frédéric Weisz

Enseignant spécialisé

Coordonnateur d'Unité Localisée pour l'Inclusion Scolaire à Dieppe

Errer (définition donnée par le Larousse 2011).

Verbe intransitif du latin *errare*

- *Aller çà et là, à l'aventure, sans but précis ; rôder : Vagabond qui erre la nuit.*
- *Être égaré et aller sans direction précise en cherchant son chemin : Il errait dans ce labyrinthe de ruelles.*
- *Aller sans direction précise, ou se manifester de façon fugitive, imprécise : Laisser errer son imagination.*
- *Littéraire. Tomber dans l'erreur, se tromper : Errer dans ses calculs.*

Liminaire

Instituteur spécialisé en ULIS¹, j'ai toujours pensé que j'avais la chance de faire un métier d'autant plus passionnant qu'il s'adresse à des enfants justifiant de troubles cognitifs sévères et pour lesquels l'acquisition des apprentissages fondamentaux est une étape absolument indispensable pour leur permettre de s'intégrer socialement.

Un peu à la manière d'un orthopédiste qui réapprend à une personne à marcher j'ai, petit à petit, appris à considérer mon métier comme une fabrique, un atelier où l'on élabore avec les élèves des outils susceptibles de les aider à lire, à écrire ou à compter. En construisant par exemple des imagiers sur des thèmes parfois insolites, ou encore en fabriquant des pistes, des jeux numériques pour les amener à appréhender toute la complexité du nombre 10, j'essaie depuis maintenant plus de 15 ans, de les aider à appréhender une partie de la complexité du monde.

Depuis quelques temps pourtant, je note que cette image d'Épinal autour de laquelle j'ai construit les assises de mon métier ne fonctionne plus. Aux difficultés cognitives rencontrées par ces élèves pour aborder des opérations mentales qui pour nous s'avèrent simples, comme par exemple apprendre à rendre la monnaie, se repérer sur un calendrier, se surimposent des problématiques familiales, sociales et économiques tellement lourdes, qu'elles ne permettent même plus de donner du sens à ces opérations et renforcent considérablement les difficultés initiales de ces jeunes élèves.

Les situations dramatiques parfois vécues par ces élèves et leurs familles notamment dans le domaine du logement et de la santé, les fragilités au plan psychologique inhérentes aux situations précaires subies, font qu'aujourd'hui **nous accueillons dans nos écoles, des enfants qui ne disposent plus des assises sociales et psychologiques nécessaires à leur intégration dans le monde scolaire.**

Pour ces enfants issus de familles démunies et pour qui l'existence confine

¹ Ulis : Unité Localisée pour l'Inclusion Scolaire créée en 2010

parfois à la limite de la survie, la perte des cadres ou repères liés à cette précarité socio-économique favorise l'émergence de ce que l'on pourrait appeler un **"quart monde scolaire"** c'est à dire d'élèves tellement relégués socialement et scolairement que **le sens même de l'école et sa fonction en terme d'apprentissage sont remis en cause..**

"Bringuebalés" dans des modes d'existence injustes pour ne pas dire intolérables, livrés la plupart du temps à eux même, sans les assises nécessaires qui permettent à tout un chacun de se construire, ces enfants se retrouvent progressivement en situation d'errance.

Dans le labyrinthe scolaire ou il est indispensable, pour pouvoir apprendre, de mettre entre parenthèse ses difficultés, maîtriser des postures d'apprentissages et des postures sociales, ces enfants au comportement extrêmement fragile se retrouvent complètement perdus voire complètement hors jeu.

C'est de cette réalité là, de cette réalité faite de carences sociales, de carences éducatives, psychologiques et affectives² qui empêchent ces enfants d'avoir une scolarité "normales" ou du moins susceptibles de leur apporter quelque chose, dont voudrait témoigner aujourd'hui .

Errer, quand on ne sait pas ou aller

La toute première des difficultés rencontrées par certains élèves concerne leur mode de vie et en premier lieu, le fait d'avoir ou non un toit ou dormir le soir. On l'oublie trop souvent, mais il est des enfants fréquentant nos écoles qui ne disposent pas forcément de ce droit élémentaire.

C'est une vie assez chaotique que celle de Justine. A 12 ans elle a déjà connu avec sa mère et a de nombreuses reprises les centres d'hébergement d'urgence, les meublés minables du quartier du Pollet à Dieppe, les logements dits d'insertion. Ces modes d'hébergement ont fluctué en fonction des différentes conventions d'hébergement propres à chaque structure, en fonction aussi de la vie affective de la maman. Depuis peu, celle-ci a renoué une relation avec le père de Justine après de nombreuses années de séparation. En raison de l'extrême dénuement tant économique que psychologique de la famille, les demandes faites auprès des organismes HLM n'ont pas été suivies d'effet. Les parents ont du vivre dans des logements séparés pendant quelques temps avant de réussir à obtenir, il y a peu de temps, un logement provisoire par l'intermédiaire de l'entreprise d'insertion qui emploie le père. Depuis toute petite, Justine vit dans cette errance, dans une vie où l'on vit le plus souvent dans la même chambre que sa mère ou de ses parents , ou les matelas sont jetés à même le sol les uns contre les autres et où la télé devient le compagnon de ses insomnies parce qu'il y a toujours du bruit.

Que dire des repas, des petits déjeuners inexistantes parce que le réveil n'a pas sonné ou alors parce que l'on s'est endormi trop tard, peut-être à cause du bruit fait par les voisins ou encore de cette fichue télé restée allumée trop tard. Toujours est-il que cette enfant arrive trop souvent le matin, au collège, sans rien dans le ventre ou tellement si peu que les cours ne peuvent que mal commencer. Les repas du soir ne ressemblent pas forcément à ceux du matin. Ils sont quand même souvent aléatoires, pris seul à la sauvette, fait d'un paquet de chips et d'une cannette. Surgelés de temps en temps, conserves le plus souvent, Mac dodo, Quick ou Kébab en début de mois. Précarité, promiscuité et errance sont les lots quotidiens de cette jeune fille souvent boudeuse à l'école, irascible, perturbée et surtout, complètement imperméables aux apprentissages.

² Les difficultés des enfants handicapés à prendre du recul, à créer des formes de résilience ou tout simplement des défenses, renforcent des processus d'anomie, des fragilités existentielles pouvant parfois être tragiques.

Peut-on lui reprocher de ne jamais avoir son matériel scolaire ou ses affaires de piscine ou encore une paire de basket pour l'EPS alors qu'elle arrive souvent trouée et crottée, habillée avec des vêtements lavés au plus une fois dans le mois.

Que peut-on faire et surtout comment l'aider lorsqu'elle arrive au collège les cheveux bourrés de lentes si ce n'est menacer les parents de ne plus accueillir cette enfant si celle-ci n'est pas soignée ? Que peut-on faire ou dire quand on a alerté à de multiples reprises les services sociaux complètement débordés par d'autres situations tout aussi dramatiques ? Comment aider une élève qui n'est somme toute n'est qu'une enfant qui est en classe comme elle est dans sa vie, toujours sur le départ, toujours dans un ailleurs, dans l'incapacité de se poser, de se reposer, jamais à la même place, en errance permanente, en tout cas dans une vie qu'aucun enfant ni même personne ne mérite.

Errer, quand on ne sait pas ou l'on en est

La seconde difficulté que l'on rencontre concerne la capacité des parents à pouvoir "amortir" les chocs de la vie et de donner à leur enfant l'étayage nécessaire à pour affronter ses difficultés.

Comment aider ses enfants à se repérer quand on est soit même dans l'errance ? Comment accompagner son fils, le mettre en perspective, en devenir, quand on est soi même au bout du rouleau ?

C'est le cas de la maman de Thomas, au chômage, vivant seule avec ses enfants. Leur éducation pose de nombreuses difficultés notamment en raison des tiraillements pour ne pas dire des conflits existants encore entre le père et la mère. Même séparée, la maman vit dans la crainte de voir le père venir à son domicile pour lui rendre des comptes, la sermonner, la brutaliser. Ses inquiétudes sont telles qu'elle ressent parfois le besoin d'aller se cacher, de s'exiler quelques temps dans une autre ville, un autre département en emmenant avec elle ses enfants.

Ces violences familiales outre le fait qu'elles engendrent un véritable absentéisme scolaire, affectent énormément Thomas. Il vit à la fois dans la peur de ce qui pourrait arriver à sa mère et en même temps dans une espèce de fascination pour un père visiblement capable de semer la terreur autour de lui. Au collège, Thomas est un enfant sur qui "tout glisse". Il est capable de rester de longs moments à ne rien faire, à errer dans ses pensées, à s'absenter. Le travail scolaire lui pèse. On pourrait même dire qu'il est incapable de se mettre en situation de travail. Tracer un trait à la règle ou même recopier quelques phrases sur un cahier sont des exercices impossibles pour lui à réaliser à moins d'être aidé, accompagné, dirigé. Même l'apparence du beau, du travail soigné n'a pas grand sens pour lui.

Tout se passe comme si, le principe de l'école comme lieu d'apprentissage, lieu de construction des savoirs ne voulait absolument rien dire pour lui. Il est en classe, comme il pourrait être ailleurs, là sans être là. Le solliciter, c'est le faire boudier, chouiner, rouspéter un peu comme les enfants de maternelle, c'est courir le risque qu'il manque l'école encore un peu plus, un peu comme si, il voulait nous punir par son absence.

Le solliciter, c'est le voir se recroqueviller dans sa carapace avec l'assentiment de sa mère qui ne sait plus dire non à son enfant et qui, parce qu'elle est au bout du rouleau, accepte que son fils décide de sa présence ou de son absence en classe, des émissions de télévision qu'il peut regarder, des sites internet susceptibles d'être visités ou non, en bref, de tout

Fuir (un peu à l'image de sa maman), c'est finalement la seule façon qu'a trouvée Thomas pour ne pas se confronter à ses pairs, à la réalité du monde scolaire, c'est entrer en errance pour ne pas avoir à rendre de compte sur ce que l'on est. Fuir l'école, ou plutôt rester à la maison pour ne pas abandonner sa mère de peur qu'il lui arrive quelque chose, c'est peut-être aussi cela qui est en jeu dans son refus ou dans sa phobie scolaire.

Toujours est-il que cette déprise éducative est telle, que l'institution scolaire a été obligée de solliciter les services sociaux afin qu'ils tentent de remédier d'une manière ou d'une autre aux manquements éducatifs et aux difficultés d'adaptation scolaire de l'enfant.

Le placement en Maison Éducative à Caractère Sociale (MECS) ou en famille d'accueil a été proposé et acté par les services sociaux. Thomas sera certainement obligé de faire sa rentrée scolaire dans un autre collège, en espérant que les situations d'apprentissage qu'on lui proposera là ou il sera auront un sens pour lui.

Errer, quand on n'est pas accompagné

Une autre difficulté rencontrée par certains enfants concerne l'implication des parents dans leur scolarité et le regard qu'ils peuvent porter sur l'institution scolaire..

Souvent en difficulté pour les étayer dans le cadre de leur parcours de formation, quelques fois eux-mêmes suspicieux vis à vis d'une institution scolaire qui les a, eux aussi malmenés, certains parents ne sont plus en mesure de donner à leur(s) enfant(s) une image positive de l'école. Pour eux, celle-ci n'est pas un lieu de transmission des savoirs susceptible de leur permettre de construire un devenir. C'est davantage un lieu de souffrance, de frustrations qui les renvoie d'abord à leur propre échec scolaire.

La difficulté à investir la scolarité de leur enfant s'accompagne dans certains cas d'une forte propension à le(s) laisser cheminer seul(s) dans le cadre de leur parcours scolaire et professionnel, à le(s) laisser décider seul(s) de ce qu'il(s) peut(vent) apprendre ou pas à l'école ou au collège, de ce qu'il (s) est (sont) en droit d'attendre de cette institution,

Le discours parental s'organise autour des poncifs traditionnels " il ne veut pas travailler ", " il n'y arrive pas ! ", voire " de toute façon, on peut pas l'obliger ", "on n'y arrive plus avec lui", "c'est lui qui voit !" Le rôle éducatif des parents a tendance à fléchir, à ne plus ne s'inscrire dans un devenir, dans la construction d'un projet pour leur enfant; mais dans un jeu de négociation à court terme, sans véritable perspective, sans véritable cadre qui permettrait à l'enfant de l'aider à tracer son chemin.

Benjamin a été cette année l'archétype de cette situation. Alors que pour le collège, le discours s'est porté au regard de ses capacités sur une demande de résultats scolaires en lien avec un objectif d'intégration scolaire dans une classe à projet professionnel (classe de SEGPA); cette exigence est passée progressivement au second plan au regard des problèmes vécus par Benjamin dans sa famille..

Les tensions au sein de la famille et notamment les conflits parfois très violents opposant Benjamin à sa soeur et à son frère ont déterminé la mère et le beau père à laisser leur enfant faire ce qu'il avait envie de faire au niveau de sa scolarité à la condition que celui-ci se tienne correctement à la maison, afin de pouvoir, en quelque sorte, "acheter" une paix familiale relative.

Le discours éducatif des parents s'est alors orienté autour d'un argumentaire faisant appel à la maturité de l'enfant en lui laissant assumer seul la responsabilité et le soin d'organiser son projet scolaire et définir son projet de vie.

Complètement libéré par ses parents des exigences scolaires que l'on était en droit

(au regard de ses capacités) d'attendre de lui, Benjamin a, petit à petit, désinvesti le travail scolaire, a de moins en moins supporté les frustrations liées aux apprentissages et a commencé à exprimer un comportement franchement hostile en classe.

Aux retards se sont succédés des absences de plus en plus nombreuses de moins en moins bien justifiées. La télé, les jeux vidéos sont devenus pour lui aussi les compagnons de ses absences et de ses errances. En fin d'année, il a été convenu de travailler sur un projet d'accueil en Établissement Spécialisé.

Errer, quand on y est forcé

Quand il évoque la question de son placement Constant avoue ne pas bien comprendre pourquoi on l'a retiré de chez ses parents. Ce qu'il sait par contre, c'est que ce placement s'est fait à la suite d'un signalement effectué par l'institution scolaire, qu'il s'est d'abord retrouvé en famille d'accueil, puis en foyer au CDE de Canteleu, puis en MECS à Dieppe, pour être ensuite placé en FAR (Famille d'Accueil Renforcé), là où il vit actuellement. Sa scolarité a bien naturellement suivi les mêmes aléas que ses placements. Après l'école maternelle et un CP raté, on l'a envoyé une année en IME, puis dans une classe de CE2 / CM2 pour le scolariser ensuite en CLIS, puis en ULIS.

Ce parcours chaotique, cette errance "forcée" a jalonné son existence jusqu'à son arrivée en collège. Âgé de 12 ans, Constant est incapable de tenir en place plus de 2 minutes et surtout, il est toujours dans cet ailleurs qui l'amènera, un mercredi et un week-end sur 2, chez ses parents biologiques.

Constant ne supporte aucune frustration tant dans le domaine des apprentissages que dans ses relations avec les autres. Dérapages verbaux, violences physiques envers les autres élèves constituent l'emploi du temps de ses récréations.

Ses passages à l'acte répétés ont été à l'origine de nombreuses réprimandes, de nombreuses sanctions toutes plus inutiles les unes que les autres. Quand on demande à Constant comment on pourrait faire pour que ce comportement cesse, il nous explique qu'il en sera ainsi jusqu'à ce que l'institution lui permette de retourner chez ses parents et qu'il puisse bénéficier des mêmes droits que sa soeur à vivre dans sa famille.

Sans être dupe du discours porté par cet enfant, (calqué en tout point sur celui de ses parents), on est en droit de se demander si les remèdes proposés quelques fois par les services sociaux face aux situations dramatiques vécues par certains enfants ne sont pas pires que le mal.

Peut-on en effet laisser un enfant dans l'incompréhension de son histoire ? Comment faire en sorte que l'institution ne propose pas à ses enfants des parcours tout aussi chaotiques que ceux proposés par leur famille ? L'histoire de Constant nous rappelle que la réponse institutionnelle qui consisterait à "placer" tous les enfants vivant "à la marge" des canons d'une bonne prise en charge familiale serait non seulement illusoire mais surtout dramatique. Ce qui marque en effet l'enseignant qui côtoie au quotidien ces enfants, c'est en effet leur extraordinaire fidélité à leur famille quoi qu'il leur en coûte en errance, en blessure de toute sorte.

Conclusion:

Parce qu'elle accueille des élèves en difficulté extrême, l'école d'aujourd'hui ne peut plus se contenter de poser un enseignement fut-il adapté aux besoins de chaque

élève. Elle doit intégrer, ou plus exactement s'ouvrir à d'autres missions, à une prise en charge plus globale des difficultés de certains enfants afin de faire en sorte que ceux-ci puissent garder la tête hors de l'eau.

Pour cela, il est indispensable que l'école travaille d'une façon plus pérenne avec les services sociaux et les structures de soins qui gravitent autour de l'enfant voire même accueillir ces structures en son sein.

Un peu à l'image des maisons de l'adolescent que certains départements essaient de mettre en place, on devrait être en mesure de proposer dans tous les collèges de véritables services d'accompagnement médicaux, sociaux et psychologiques des enfants en difficultés.

Permettre aux enfants de retrouver le chemin de l'école, redonner du sens à l'acte éducatif, aux apprentissages, c'est aujourd'hui faire en sorte que les enfants et les parents puissent disposer dans un même lieu des services, des personnels susceptibles de les accompagner, c'est aujourd'hui simplifier le système de prise en charge, le rendre plus lisible et plus efficace auprès des parents souvent déconcertés et découragés par la complexité et la lourdeur des procédures.

C'est aussi permettre aux enseignants de pouvoir trouver au sein de l'institution scolaire des personnels sociaux et médicaux qualifiés, susceptibles de les aider à comprendre les problématiques douloureuses vécues par certains élèves.

L'école se doit, si elle ne veut pas laisser au bord du chemin ses enfants les plus démunis, faire en sorte de les aider au mieux de leurs besoins.